

LES LIVRES

Dans sa séance du 26 avril, le Comité de rédaction de "Clarté" a choisi comme livre du mois, la bêtise roman scolaire, par Constant Burniaux.

Constant Burniaux : C'est la bêtise, l'incurable bêtise des pauvres anormaux, (Rieder, éd.) fils des miséreux ou dégénérés que le capitalisme exploite et relègue dans les vieux quartiers des villes, « pauvre chair innocente qu'un Dieu triture et torture sans pitié. »

Je me demande seulement pourquoi l'auteur a mis en sous-titre : *Roman scolaire*, et non : *Carnet de croquis scolaires*, comme il le dit dans sa préface. Croquis rapides, secs, implacables comme la misère qu'ils expriment, mais croquis dont la succession produit de ces défilés hallucinants que la guerre nous montra.

Mais ici, ce sont les enfants qui sont punis, dans leur chair et dans leur esprit, pour un crime qu'ils n'ont point commis. Car, « je vous le demande... pourquoi l'être désigné, Gaston Couquendeu, n'a-t-il pas de souliers, pas de veste, pas de casquette, pas de père, pas de savon, pas d'essuie-mains, pas de lit, pas de viande?... »

A vrai dire, derrière ces croquis, ces notes où l'on sent circuler une tendresse compatissante en dépit du ton amer de tout l'ouvrage, c'est le réquisitoire d'une société qui s'ébauche. Dans une classe d'arriérés de la ville de Bruxelles, l'auteur, maître d'école, se donne pour tâche de faire luire un peu d'intelligence dans ces âmes d'anormaux qui lui sont confiées, et au contact de ces pauvres êtres dégénérés, infirmes, somme de toutes les misères humaines et de toutes les plaies sociales, il a senti grandir en lui tour à tour, des sentiments divers, depuis le dégoût jusqu'à la pitié profonde.

On ne s'était pas encore avisé qu'il pouvait y avoir dans la multitude des enfants qui fréquentent l'école, de pauvres gamins sur lesquels s'abat, dès le berceau, une mystérieuse malédiction. C'est à ces « crétins », victimes de l'hérédité, de l'alcoolisme, de la débauche, de toutes les infirmités monstrueuses dont souffre l'humanité, dans sa chair et dans son intelligence, que Constant Burniaux s'est adressé pour surprendre le secret de leur âme « tendre, trouble, candide, tarée, grave ou folle ». Il nous a donné dans ce petit livre un tableau fidèle de cette misère intellectuelle. Il évoque avec un réalisme cruel, ces silhouettes de dégénérés, aux yeux brillants de phthisiques, pâles, amaigris, « âmes déteintes, cerveaux vaincus, menés en masse sous le fouet des lois naturelles, vers la lutte physique, aveugle, inexplicable ».

Et toute la détresse des familles les plus miséreux

se passe sous nos yeux : Les frères Couquendeu, qui sont tuberculeux. « Leur père est parti, leur mère sort le soir... Ils ont des bêtes. Ils sont si sales que les autres leur refusent la main. » « La mère Couquendeu est venue ce midi : peu peignée, sale, sale !... Ce total fatalisme des trop malheureux ; cette voix recrue, faite d'affreux cris séchés, rengorgés. » — Mammers dit : « Ma mère n'est jamais là... Je me lave seulement le dimanche... » — Et la mère de Jef, « pâle comme une convalescente, mais peignée, une tristesse déçue dans les yeux... Et elle n'a pas encore parlé de son mari. Ah ! celui-là !... Tuberculose ! Syphilis ! Brutalité !... Elle a tout souffert ! Elle a eu d'autres enfants, ils sont morts. Elle a l'aspect d'une petite chose usée, détraquée d'avoir trop servi aux hommes. » Et d'autres encore dont l'histoire à peine entrevue est poignante.

Mais les voilà qui surgissent tous, leurs parents, en un tableau final, le jour de la distribution des diplômes. « Ils entrent en criant, comme au cinéma, lorsqu'ils ont trop fait la file. Ils ont des souliers vraiment jaunes et leurs bouches ont une tendance vers le museau... Dehors, ils badaudent. Leurs couleurs, leurs cris, leurs mufles d'arriérés déparent tout. On dirait qu'ils veulent faire honte, consciemment, à ceux qui les ont mis si bas. »

Tableau de la dégénérescence sociale consécutive à la détresse matérielle dans des locaux infects où la famille, exténuée, se dissout. « Les sourires sont éteints. Pas un œil vers la fenêtre. Tuberculose, syphilis, dégénérescence ne regardent même plus le soleil... Même Max se plaint ; la lumière lui donne mal aux yeux... »

Tout cela est vu avec une âme compatissante de poète qui sait lire dans les yeux ou dans les traits du visage. C'est dit aussi dans une langue alerte et colorée qui a su éviter les écueils si nombreux de ce genre de travail.

Car ceux qui sont fatigués des vulgaires romans de gosses ou des journaux de classe peuvent prendre ce livre sans crainte : il ne sent point le pédagogue...

J. Piaget :
T. I : *Le langage et la pensée chez l'enfant*
T. II : *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*
(Delachaux et Niestlé, Neufchâtel)

Voilà deux livres qui témoignent d'un effort excessivement sérieux pour essayer d'aller plus avant dans la connaissance intime de l'enfant. L'auteur part de cette croyance des éducateurs d'aujourd'hui que l'esprit de l'enfant n'est ni une page blanche, ni une réduction de l'esprit de l'adulte. L'enfant est l'enfant, un être à part qui

a sa pensée, sa logique, son jugement, son raisonnement propres. On s'est attaché jusqu'à ce jour à étudier les enfants objectivement, oubliant qu'entre eux et nous il n'y a pas de commune mesure suffisante, ce qui fausse souvent recherches et conceptions.

« L'esprit de l'enfant donne encore aux psychologues l'impression d'un effrayant chaos », dit M. Claparède dans sa préface au premier volume. M. Piaget a recherché dans ce chaos quelques directives selon une méthode plutôt subjective — une méthode clinique, comme il l'appelle. Il écoute les enfants parler en notant avec soin tous leurs propos. Il leur demande parfois des explications. Il a fait aussi quelques enquêtes dans les écoles, mais les résultats en sont bien moins intéressants que ceux de l'observation attentive de quelques enfants.

Ses conclusions sont certainement provisoires. Elles demandent à être précisées par de nombreuses observations encore. Mais telles quelles, nous croyons qu'elles éclairent d'un jour nouveau la psychologie infantine.

A quel âge l'enfant peut-il raisonner formellement sur le plan de l'action ? A quel âge ce raisonnement se produit-il sur le plan verbal ? A quelle époque peut-on exiger de l'élève un calcul raisonné par exemple, ou l'emploi régulier et conscient de *et*, *mais*, *quoique*, *parce que*, *puisque*, *donc*, etc., qui caractérisent la pensée raisonnée ? Ce sont autant de questions dont M. Piaget a amorcé l'étude dans ses deux livres. Il reste certes à les développer et à les préciser avant d'en examiner l'application pédagogique. Car il est nécessaire que celle-ci suive de près. L'adaptation et le rendement des méthodes en seront considérablement favorisés.

C. FREINET.



François Mauriac : Dans le *Désert des passions humaines* s'agitent :
Le Désert de l'Amour le docteur Courrèges et
 (Bernard Grassel.) son fils Raymond, qui
 aiment la même Maria Cross. Maria, après avoir elle aussi, erré dans ce désert (elle a aimé Raymond adolescent) s'en échappe, à la fin du récit : M. Mauriac nous laisse supposer qu'elle s'est rapprochée de Dieu.

Le roman construit avec une très sûre maîtrise, porte sur une période de dix-sept années. Un soir d'après-guerre, dans un bar à la mode de la rue Duphot, Raymond Courrèges voit entrer celle qu'il désira, à dix-huit ans et que sa brutalité puérile meurtrit ; échec qui transforma son désir en passion et détermina sa destinée, faisant de lui un Don Juan sec et sans pitié. L'imagination de Courrèges est lâchée, le passé accourt. Et ce passé a pour cadre la banlieue de Bordeaux, où habitaient le docteur et sa famille, où M. Larousselle, riche Bordelais, a caché une femme qu'il entretient : Maria Cross...

Ainsi, deux coupes opérées dans ces destinées sont comme superposées ; derrière les personnages qui occuperont le centre du récit, le lecteur en distinguera d'autres : derrière Maria Cross chue dans une existence lamentable, mais jeune et qui peut s'en

dégager, il verra une femme, dont le beau visage empâté se tourne vers le gros Larousselle, encore à ses côtés ; derrière Raymond collégien, jeune animal qui s'étire plein de forces et de possibles, cet homme au regard chargé d'ennui, qui a placé le ressort de sa vie dans la chasse aux femmes et qui a l'amour derrière lui. Parmi les nombreuses raisons qu'a ce livre d'être mystérieusement pesant et terrible, en voici une, déjà : nous savons en l'ouvrant, que ces destinées sont manquées, que ces âmes s'exprimeront mal.

... Maria Cross, petite bourgeoise intellectuelle et extrêmement peu pratique, d'ailleurs compliquée et prétentieuse de style, tombe parfois au niveau d'Emma Bovary. Veuve, sa faiblesse l'a mise à la merci de Larousselle, son patron. Dans la solitude de la banlieue bordelaise, sa chair et son esprit s'ennuient, et elle éprouve une horreur qui s'exprime en termes de prêche pour « la face abominable » de son existence. Le docteur Courrèges vit davantage pour notre esprit : homme excellent, partagé entre ses travaux de laboratoire et sa clientèle, il s'échappe vers de brèves visites à Maria, qu'il ennue. Mais celle-ci ne se lasse pas du jeune visage de Raymond, aperçu chaque jour dans le tram de Bordeaux. Dans Raymond Courrèges, les forces de la puberté s'agitent : il y a là après tant d'autres qui ne la valent pas toujours, une puissante description de l'éveil d'un homme, ici limitée à ce que ce phénomène a pour ainsi parler, de végétal (en contraste avec l'éveil du Jacques Thibaut de M. Martin du Gard). Maria, découverte, facile proie, peu à peu se passionnera pour Raymond, presque à l'insu de son moi conscient. Raymond viendra dans la maison de Talence, et l'enfant au visage pur se révélera un jeune voyou brutal à force de timidité... Dix-sept ans plus tard, la passion brûle encore Raymond et le docteur n'a pas oublié Maria Cross ; mais Maria, que Larousselle a épousée après la mort de sa femme, trouve le repos semble-t-il dans des épanchements mystiques et dans une admiration assez trouble pour son beau-fils, le pieux Bertrand.

Au reste, les événements comptent peu dans ce livre. M. Mauriac nous propose trois âmes aux prises avec le même mal inexorable, qu'elles supportent chacune différemment, et c'est pour lui l'occasion de profondes observations sur la vie passionnelle. Il excelle à éclairer les sentiers obscurs où nous cheminons, à montrer les complexes de nos tendances secrètes se jouant avec la censure de notre conscience et de notre moralité abstraite : « *Tous les bûis que Maria s'était glorieuse d'atteindre, le pire d'elle-même savait y trouver son profit.* » Citons parmi tant d'autres cette remarque qui porte loin (elle fait songer à certaine thèse de Pirandello) : « *Rien à faire contre les lois de cette chimie : chaque être à qui nous nous heurtions dégage en nous cette part toujours la même et que le plus souvent nous eussions voulu dissimuler. C'est notre douleur de voir l'être aimé composer sous nos yeux l'image qu'il se fait de nous, abolir nos plus précieuses vertus, mettre en pleine lumière cette faiblesse, ce ridicule, ce vice... Et il nous impose sa vision, il nous oblige de nous conformer, tant qu'il nous regarde, à son étroite idée. Et il ne*